



HAL
open science

Mike Davis, “ chercheur militant ” et la refondation du cadre théorique de l’écologie urbaine

Frédéric Moulène

► **To cite this version:**

Frédéric Moulène. Mike Davis, “ chercheur militant ” et la refondation du cadre théorique de l’écologie urbaine. *Revue des Sciences sociales*, 2010, “ Humour et dérision ”, 43, pp.102-109. hal-01290387

HAL Id: hal-01290387

<https://hal.science/hal-01290387v1>

Submitted on 18 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FRÉDÉRIC MOULÈNE

Professeur agrégé en sciences sociales

Université de Strasbourg

Laboratoire « Cultures et sociétés en Europe »

(CNRS/ Uds)

Mike Davis, « chercheur militant » et la refondation du cadre théorique de l'écologie urbaine

Mike Davis¹ est né en 1947 à Fontana, Californie du Sud. Il réside toujours dans le Golden State et enseigne l'histoire urbaine à l'Université d'Irvine. En 1997, la publication de *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur*², aux États-Unis et à l'étranger va populariser les idées de la Los Angeles School of Urbanism dont il est certainement aujourd'hui le représentant le plus connu. Le fait le plus marquant, du point de vue de l'histoire des idées sociologiques, réside dans le fait que Davis reprend et tente de dépasser le paradigme de l'écologie urbaine fondée dans les années 1920 à Chicago³. Car dans un certain sens, Davis fait sien le programme initial de ses prédécesseurs et il s'agit toujours d'approcher les processus par lesquels les différents groupes sociaux investissent l'espace urbain, se côtoient, se mélangent ou s'évitent. Évidemment, le contexte actuel est très différent: la nation américaine est aujourd'hui consolidée, l'immigration contrôlée, l'urbanisation très avancée mais de

nouveaux bouleversements affectent la ville notamment son intégration à l'économie mondiale, la modernisation des techniques de contrôle social. Dans cet article, nous montrerons d'abord quelles sont les innovations que Davis apporte au paradigme de Chicago et la manière dont il s'y prend pour observer les nouveaux enjeux urbains. Nous verrons ensuite que ce programme scientifique s'accompagne de prises de position souvent radicales, délicate dualité qui épistémologiquement se doit d'être questionnée.

Les bases théoriques de la sociologie de Mike Davis

Héritage et révision du modèle de Chicago

La sociologie urbaine de Mike Davis se situe clairement dans le prolongement des fondateurs de l'École

de Chicago que furent Ernest Burgess, Robert Park et Roderick McKenzie⁴: il reprend tout à fait le cadre d'analyse de l'écologie urbaine. Ainsi, les groupes sociaux et ethniques investissent les différents secteurs de la ville et ce « partage du territoire » qui s'opère selon une correspondance groupes plus ou moins privilégiés/lieux plus ou moins réputés détermine la dynamique de la ville: sa configuration en quartiers, les relations sociales qui vont s'y nouer, les activités qui s'implanteront ici ou là, les jeux de pouvoir et effets de réputation (schéma 1). Les chercheurs ont pu alors « cartographier » la ville en faisant apparaître des cercles concentriques (du centre ou *loop*⁵ à la périphérie) selon une série d'oppositions à la fois dictées par la richesse (loyers), l'appartenance ethnique (juifs du Deutschland, Chinatown) et socioprofessionnelle. Si l'on excepte la zone IV qui se caractérise par un habitat résidentiel, plus on s'éloigne du centre, plus la concentration de populations modestes est forte (les *commuters*⁶). Les Noirs notam-

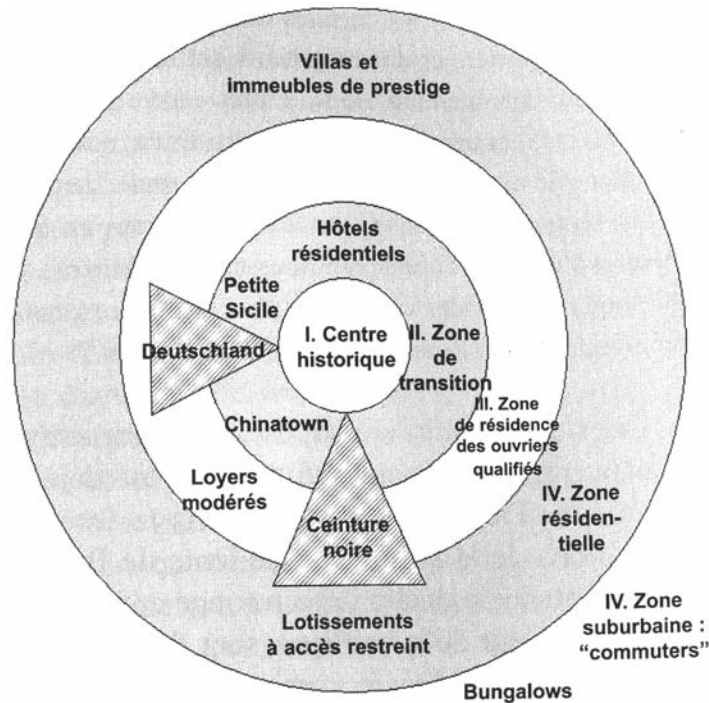
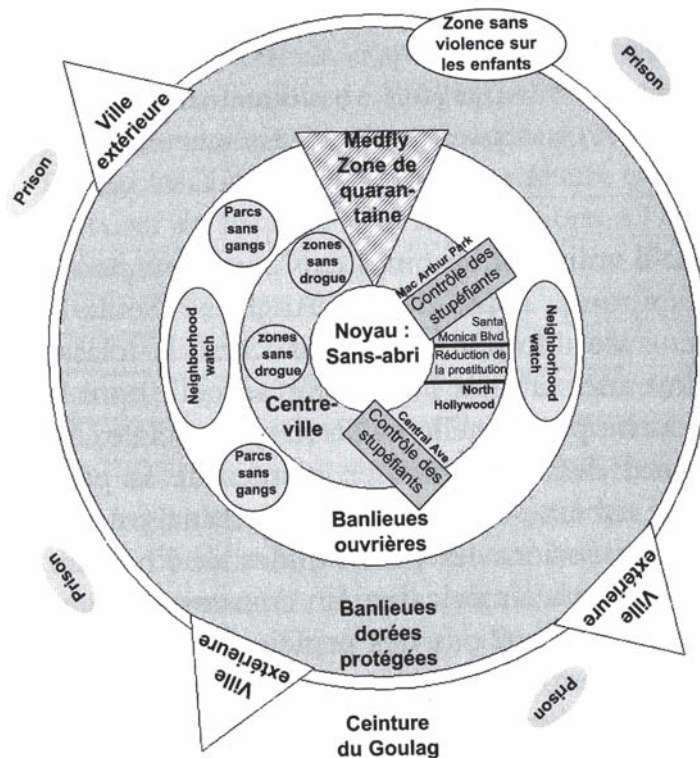
Schéma 1 « historique » : Burgess-Park-McKenzie, 1925⁷

Schéma 2 revisité par Mike Davis

ment sont d'autant moins nombreux qu'on se rapproche du cœur de ville, certaines catégories se situant à des niveaux intermédiaires (Little Sicily). Sur un plan plus symbolique, les individus et groupes sociaux attribueront aux différentes zones un certain niveau de prestige en rapport non seulement avec leur composition socio-ethnique (« quartier noir », « quartier résidentiel ») mais aussi la qualité de leur environnement respectif, les deux allant de paires. Ainsi la proximité du lac Michigan (et la vue avantageuse qui va avec) mais aussi la périphérie payagée sont investies par les groupes dominants, tandis que les zones affectées par les activités productives les plus « dégradantes » (les abattoirs en sont l'exemple caricatural) hébergent la « ceinture noire ».

Mike Davis enrichit la « socio-cartographie » urbaine (schéma2) en y ajoutant un critère qui lui paraît de plus en plus essentiel, le sécuritaire⁸ (ou la « peur »). On prendra donc en compte les quartiers investis par les groupes considérés comme déviants (gangs, proxénètes, sans-logis), le niveau de la violence (objective – c'est-à-dire effectivement commise, ou tout au moins enregistrée par la police et la justice – mais aussi subjectivement ressentie) zone par zone, les prisons⁹. La périphérie devient carrément « une ville extérieure » dans la mesure où elle se coupe du reste et notamment du centre (préssumé dangereux) comme un « goulag »¹⁰ qui répudierait le monde extérieur. Certaines zones, celles d'ailleurs où souvent résident ces classes possédantes réclamant plus de contrôle social, deviennent du coup des zones « sans », ce qui parfois conduit à l'évacuation des prostituées, des sans-abris, à un contrôle policier si strict dans certains lieux que les dealers ne s'y aventurent plus. Davis mentionne aussi, photos à l'appui, le recours à des panneaux rappelant aux pédophiles présumés qu'ils ne sont pas les bienvenus... Du coup, aux yeux de certains habitants, la ville peut gagner une « lisibilité » nouvelle : certaines zones apparaîtront clairement « propres », d'autres à éviter à tout prix, ce qui risque fort de réifier la réputation de tel ou tel quartier et d'accroître

les clivages sociaux dans la ville. Les conséquences pratiques en sont multiples : l'opération ne manquera pas d'orienter les foyers « sans problème » dans leur choix d'installation, quant aux investisseurs, ils pourront s'appuyer sur cette représentation du tissu urbain pour mieux choisir leurs cibles spéculatives. Le risque est alors d'assister à l'apparition d'un « apartheid social ».

Burgess et ses collègues ne pouvaient évidemment prévoir un contrôle social aussi poussé, pas plus que le développement d'enclaves « pour riches » ou la fin du prestige lié à la centralité aux États-Unis. La peur des possédants met apparemment la pression sur les autorités politiques qui, à leur tour, vont pousser la police à mettre à l'abri certaines zones réputées privilégiées et « nettoyer » celles qui le sont moins. On peut penser qu'en concentrant les efforts ici plutôt que là, en répondant à la « demande sécuritaire », la grande criminalité, loin de disparaître, risque de se déplacer avec plus d'acuité.

Le sentiment d'insécurité au cœur des nouvelles fractures urbaines

De la seconde école de Chicago¹¹, dans les années 1960, Mike Davis retient la conception critique de la déviance comme produit du contrôle social. Comme Goffman et Becker, Davis part du principe qu'un acte n'est sanctionné qu'à partir du moment où son écart par rapport aux normes sociales nous le fait considérer comme répréhensible : il sera alors étiqueté ou stigmatisé comme non socialement acceptable, voire dangereux et illégal. Évidemment, il ne s'agit pas d'aboutir ici à un relativisme qui nierait l'essence destructrice de la violence, mais de rappeler que les autorités et la « loi morale » des individus – Becker parle à leur sujet d'« entrepreneurs de morale » – ont pour effet d'amplifier les faits délictueux et les sources de violence. Ainsi, dans les années 1970 le LAPD (Los Angeles Police Department) aurait tenté de diviser les gangs pour mieux régner, ouvrant la porte à une sorte de « guerre interne ». Vue sous cet angle, la violence urbaine doit être comprise non pas tant comme la cause

du durcissement de l'appareil répressif que comme sa conséquence. On pourrait parler de « filière inversée »¹² du contrôle social – par opposition à une « filière normale » selon laquelle la coercition sanctionne « naturellement » le délit commis. En d'autres termes, ce n'est pas tant parce que la criminalité augmenterait à « L.A. » que l'activité policière prendrait une ampleur sans précédent, mais au contraire parce que le contrôle se fait plus sévère que les faits délictueux s'accroissent quantitativement. Plus sévère et plus biaisé aussi : certains individus seraient préférentiellement surveillés, soupçonnés, voire sanctionnés du fait de leur simple appartenance à un groupe : jeunes, Noirs, prostituées, sans-logis...

C'est à l'occasion des émeutes de 1992¹³ que cette logique répressive est apparue au grand jour : la police a comptabilisé parmi les personnes arrêtées 51% d'Hispaniques et 36% de Noirs, jeunes pour la plupart. Or, selon les clichés, vidéos et témoignages, la population révoltée était beaucoup plus variée (beaucoup de Blancs et de personnes âgées). Tout se passe, selon Davis, comme si on avait voulu imprimer aux événements une dimension raciale et anti-jeunes en stigmatisant ces derniers ainsi que les personnes de couleur, de façon ensuite à durcir le traitement judiciaire et politique à leur encontre. Cela est d'autant plus fort que le LAPD n'a pas toujours été à l'abri des critiques visant son autoritarisme et ses bavures. Davis cite volontiers le cas d'une « rafle massive » de jeunes, organisée en 1988 : faute de preuve, plus de 90% furent relâchés. À peu près à la même époque, le programme School Buy a permis à de jeunes policiers en herbe d'infiltrer des classes de lycées. Hélas, les vendeurs de crack ont rarement été démasqués¹⁴.

Davis, on le voit bien, sort constamment de sa neutralité de sociologue et en vient à dénoncer ce qui lui apparaît comme une folie sécuritaire. Il s'appuie sur des témoignages de jeunes « délinquants » qu'un Lionel Jospin (selon sa fameuse formule de 2002), qualifierait peut-être d'« excuse sociologique » : « Les gangs ne disparaîtront jamais, vous croyez que vous allez nous trouver du boulot ? »¹⁵. On pourrait rapprocher

les positions de l'Américain de celles de P. Bourdieu qui soulignait que « le sociologue s'oppose au doxosophe, comme le philosophe, en ce qu'il met en question les évidences (...). C'est ce qui choque profondément le doxosophe qui voit un préjugé politique dans le fait de refuser la soumission profondément politique qu'implique l'acceptation inconsciente des lieux communs au sens d'Aristote »¹⁶.

Certains de ces jeunes, si on prend la peine de les écouter, laissent ainsi entendre que seule la création d'emplois décents constitue la « clé d'une sortie négociée de la violence et du trafic de drogue ». En attendant, la peur urbaine atteint un niveau injustifié par rapport au niveau réel des agressions¹⁷. Et le phénomène apparaît de façon centrale dans la « nouvelle » cartographie urbaine à côté des traditionnels clivages liés à l'appartenance sociale et ethnique.

Permanence des clivages de classe et étouffement des conflits

Si l'idéologie violemment anti-communiste de beaucoup d'Américains n'est plus à démontrer, les Européens négligent trop souvent l'impact du marxisme chez les intellectuels outre-Atlantique. Chez nombre d'auteurs de l'École de Los Angeles, cette influence se ressent et particulièrement chez Mike Davis. Ainsi à ses yeux, « les luttes urbaines semblent occulter la lutte des classes » alors que les deux types se confondent avec pour enjeu essentiel l'appropriation de l'espace. Le repli des possédants dans une « cité interdite » est alors à analyser comme un tour de force pour se mettre à l'abri d'un centre dévasté et tenté par les convoitises d'une société de surconsommation sous fond d'aggravation des inégalités.

La détermination économique de la superstructure urbaine est très nette dans la pensée de Davis : la ville et ses clivages sociaux sont sans cesse reliés aux ressorts du capitalisme mondialisé. À des industries sinistrées (comme à Détroit et autour des Grands lacs¹⁸), se sont greffées des activités de pointe ; cela s'est traduit par un appauvrissement des ouvriers « tradition-

nels» et de leurs zones d'habitat mais aussi l'apparition de nouvelles zones pour cadres et ingénieurs. Voici encore qui justifie la formule «L.A. capitale (ou laboratoire) du futur», dont le moteur serait un capitalisme multiforme, plus que jamais mû par une logique de «destruction-créatrice», processus capable de «révolutionner incessamment de l'intérieur la structure économique, en détruisant continuellement ses éléments vieillissés et en créant continuellement des éléments neufs»¹⁹. Le problème est que Davis n'est pas aussi optimiste qu'Alfred Sauvy²⁰ et sa théorie du déversement: les nouveaux emplois ne compensent que partiellement les emplois détruits et encore moins pour les mêmes personnes qui les occupaient. Celles-ci au contraire se trouvent souvent déclassées et ont du mal à s'intégrer dans les nouvelles activités productives. Certes il faut bien réparer les robots de Chrysler mais cela exige un niveau de maîtrise de l'électronique le plus souvent inaccessible aux ouvriers traditionnels.

Si Marx écrivait que par n'importe quelle entrée du Londres victorien, le luxe s'offrait au regard du voyageur, il semble plutôt que le Los Angeles du XXI^e siècle fasse tout pour dissimuler sa richesse. Ainsi les «palaces exhibitionnistes» ne se dévoilent en général qu'au regard des personnes autorisées à y entrer, tous les autres n'y verront que murailles et haies imprenables. C'est que le capitalisme n'est plus tout à fait le même et que les classes se restructurent. Dans un écrit collectif déjà référencé, Davis et son collègue Monk mettront directement en relation les «nouvelles géographies de l'exclusion» avec l'existence d'une «pluonomie»: la répartition inégalitaire de l'espace urbain serait alors caractéristique de cette nouvelle classe dominante avide de dépenser aussi vite que possible et luxueusement une fortune tirée par les *start up* et la *e-economy*. Mais dans un contexte d'aggravation des inégalités (alors qu'à l'époque de Lyndon B. Johnson, les revenus se rapprochaient), l'enrichissement de certains doit être camouflé pour ne pas choquer et aviver les tensions.

Davis se rapproche souvent de H. Marcuse²¹, considérant que les occasions de changements n'aboutissent pas: les réformistes, notamment les leaders de la communauté noire, sont «intégrés» au système et tiennent à présent un discours parfois sécuritaire eux aussi. Certains héritiers du Mouvement pour les droits civiques en viennent même à considérer qu'on peut bien sacrifier quelques jeunes des gangs si c'est pour le bien de la communauté noire dans son ensemble... De même, beaucoup de rappers ont beau dénoncer les bavures policières, l'industrie du divertissement fait d'eux et de leurs créations de simples objets de marchandises, ce qui ruinerait leur capacité de contestation. À «L.A.» peut-être plus que dans tout le reste du pays, l'auteur croit pouvoir déceler une fâcheuse tendance du capitalisme à incorporer toutes les sphères à sa logique marchande. Comme si l'ensemble des activités sociales servaient le système, à le nourrir, le servir, le justifier. Et avec les sectes florissantes (Davis pointe notamment la scientologie de Ron Hubbard), les «opiums du peuple» ne manquent pas; même s'il ne faut surestimer leur impact idéologique au-delà des individus les plus «psychologiquement vulnérables», ils contribuent à escamoter les causes essentielles de la fracture sociale et raciale au profit d'explications mystiques et souvent abracadabrantes des problèmes de société.

Cependant la mécanique intégratrice du système idéologique a chez Davis des limites: loin de considérer comme Adorno que la culture populaire (jazz, blues, rock) participe systématiquement à la marchandisation de l'art et à l'abêtissement des masses, elle constitue au contraire une force d'émancipation (Marcuse y croyait aussi au moment de *l'homme unidimensionnel*). De la même manière que le roman noir a conquis ses lettres de noblesse, conciliant art de l'intrigue et analyse sociale.

La question du chercheur engagé: un faux paradoxe?

Une analyse critique des effets de la «révolution conservatrice» sur le tissu urbain

Davis, tout en soulignant le particularisme géographique, politique et culturel de sa ville, ne cesse de le relier au contexte politique américain au sens large. Autrement dit, les évolutions urbaines ne peuvent être analysées indépendamment des changements impulsés aux USA depuis Reagan²². Plus encore, la «révolution conservatrice» produit concrètement ses effets sur le terrain.

Ainsi, la politique d'austérité se répercute sur les budgets sociaux de la ville (par exemple les programmes de prévention de la délinquance): le *Workfare*²³ prend le pas sur le *Welfare*, la sécurité matérielle sur la sécurité sociale («puisque'il n'y a aucun espoir de voir les investissements publics augmenter dans le but d'améliorer les conditions sociales, nous sommes obligés de consacrer de plus en plus d'argent public et privé à la sécurité des personnes»). La redistribution est remise en cause, la pression fiscale sur les plus riches étant revue à la baisse dans la mesure où ceux-ci risquent dans le cas contraire de quitter la ville. Parallèlement, le projet répressif des autorités tend à se renforcer: la police prend une part de plus en plus importante dans les instances de décision notamment en matière d'aménagement urbain.

On a pu voir un Reagan local en la personne du Républicain Richard Riordan, vainqueur du Démocrate noir Tom Bradley, miné par l'usure du pouvoir (1973-1993) et l'austérité fédérale qui a considérablement réduit ses marges de manœuvre. C'est Riordan qui fera de «L.A.» l'archétype de la ville hyper-contrôlée dont nous avons analysé les ressorts. Ceci dit, le conservatisme des élites locales est ancien comme l'atteste depuis toujours la ligne éditoriale du Los Angeles Times, l'aspect latifundiaire du «capi-

talisme des agrumes» des années 1880, la spéculation foncière à outrance, la tendance à «militariser» l'espace urbain, autoritarisme antisyndical. Et ni l'activisme keynésien des années 1960 (crédits militaires destinés aux bases et industries aéronautiques) ni le retour du Parti Démocrate à la Mairie en 2001 n'ont suffi à inverser la tendance

Pour Mike Davis, la primauté accordée à ses yeux aux seuls intérêts des possédants et des investisseurs a proprement des effets dramatiques: elle aboutit à bafouer la cohérence de l'écosystème de la ville, autant dans sa dimension «naturelle» (ancrage géographique et géologique, paysage) que «bâtie» (infrastructure, architecture):

- «agression contre une nature sauvage et menacée» (abattage des arbres géants et millénaires de Josuah au profit de juteux programmes immobiliers), gaspillage souvent considérable de l'eau (arrosage des pelouses des «manoirs» dans l'été caniculaire). Aussi, «avec un tel mépris pour le paysage, les promoteurs refusent toute concession toponymique à la réalité géographique des lieux»;

- négation même de la dimension sociale du fait urbain (on l'a vu avec la «privatisation» de l'espace urbain, le choix du tout-automobile, laissez-faire devant un étalement sans fin de la ville au lieu d'un schéma directeur ambitieux de développement);

- négation de l'ancrage historique des lieux: (le nord de l'agglomération, au passé industriel et ouvrier, ouvert aux idées socialistes au début du XX^e siècle, a été remodelé comme s'il avait fallu effacer sciemment les traces de ce passé «dérangeant»); de même Davis juge proprement absurde le nouvel urbanisme californien, avec ses lotissements abstraits sans cohérence avec les sources architecturales de Los Angeles;

- refus d'un investissement courageux en matière de logement social dans une ville à l'image d'un pays où le 1% le plus riche de la population s'accapare aujourd'hui 17% du revenu national contre 8% à l'époque de la New Society de Johnson.

Mike Davis à la lumière de l'analyse wébérienne

Mike Davis est de ces auteurs dont les prises de position, souvent très radicales, interfèrent en permanence avec les analyses. Cela lui est d'autant plus fréquemment reproché qu'il ne prend pas toujours la peine de nuancer ce qu'il avance. En tout cas, cela soulève le problème essentiel de la neutralité du travail scientifique.

Rappelons d'abord la trajectoire de ce chercheur très «engagé»: issu d'un milieu populaire et lui-même ouvrier à seize ans, il découvre dans les années 1960 le Mouvement pour les droits civiques et la gauche radicale étudiante (la SDS de Rudi Dutschke) avant de devenir un temps rédacteur de la *New Left Review* de Londres. Sans même achever ses études doctorales, il commence à publier à partir de 1986: d'abord des travaux sur l'histoire de la classe ouvrière américaine avant de centrer son attention sur l'analyse de la grande ville postindustrielle²⁴. Rappelons d'abord que cette collusion entre vie intellectuelle et vie militante le rapproche entre autres de Marx et de Bourdieu – entre autres car établir la liste des chercheurs «engagés» et néanmoins légitimes demanderait du temps.

Selon ses adversaires, Davis est si impliqué dans la dénonciation du néolibéralisme américain qu'il aurait pu exagérer les données ou, pire, les inventer de toutes pièces²⁵. Les critiques de Davis n'émanent pas seulement d'intellectuels conservateurs; même des libéraux²⁶ comme l'urbaniste, et militante elle aussi, Jane Jacobs (1916-2006) lui formulent deux types de reproches: d'une part d'extrapoler systématiquement à partir du seul cas de Los Angeles (or Davis ne manque pas d'opposer L.A. à sa rivale, San Francisco, plus libérale, plus inventive en matière d'aménagement urbain); d'autre part d'ignorer la capacité des «dominés» à prendre part au changement social et à s'organiser afin d'améliorer leur situation. On lui conteste encore son recours au cinéma et au polar comme outil de connaissance du social: pourtant on sait, avec Bernard Lahire à propos de Pirandello²⁷, à quel

point l'approche littéraire, artistique peut également jeter un regard pertinent sur le monde social

Sans aller trop loin dans ces questions, nous nous contenterons de reconsidérer la démarche de Davis à la lumière des réflexions sur la «neutralité axiologique» initiée par Max Weber. Sous ce vocable, nous entendons l'attitude conduisant le chercheur à devoir séparer radicalement les activités de recherche et ses activités militantes. Cela correspond d'ailleurs à la position de N. Chomsky²⁸, qui prétend s'imposer comme impératif catégorique d'éloigner inflexiblement ses convictions (libertaires) de ses activités scientifiques (de linguiste).

De ce point de vue, l'œuvre de Davis devient clairement indéfendable: l'implication politique nourrit chez lui la réflexion sociologique, lui imprime une orientation critique décisive. On peut cependant défendre Davis en se référant à la traduction que fait Isabelle Kalinowski²⁹ de ce concept de «Wertfreiheit». Pour elle, J. Freund et R. Aron, respectivement traducteur et exégète de Weber, auraient opéré dans les années 1950 un véritable tour de force en opposant systématiquement la neutralité à toute prise de position. Ils se seraient donc servis de la sociologie wébérienne pour ruiner les idées marxistes alors dominantes dans le champ intellectuel français. Or pour Kalinowski, elle aussi germaniste, le concept s'oppose davantage à la notion de propagande qu'à celle de neutralité: serait alors vigoureusement rejetée la situation du professeur charismatique qui profite de sa chaire, son statut pour imposer ses idées à l'auditoire, procédé d'autant plus malhonnête qu'il se camouflerait derrière une apparente neutralité. Weber aurait d'ailleurs jugé douteux et péjoratif le terme de «Neutralität», à l'image d'un Claude Julien³⁰ pour qui «il n'est de pire partisan que celui qui se déclare apolitique». Rappelons que Weber, en son temps, fustigeait les intellectuels nationalistes et antisémites qui nuisaient à la crédibilité de la démarche sociologique. Mais cela ne l'empêchait pas d'être par ailleurs très impliqué dans la vie politique, prenant par exemple la défense de chercheurs



Tomi Ungerer, sans titre [dessin pour *Europolitain*], 1999. Encre de Chine et lavis d'encres de couleur sur papier blanc, 29,7 x 21 cm. Collection Musée Tomi Ungerer - Centre international de l'illustration, Strasbourg. © Musées de la Ville de Strasbourg/ Tomi Ungerer. Photo: Musées de la Ville de Strasbourg.

stigmatisés par le régime (des juifs comme Simmel ou Benjamin). Pour lui, les passions étaient le moteur de la recherche (comme l'appât du gain motive le capitaliste) et les options politiques «détermine[nt] les choix des objets qu'ils soumettent à l'investigation scientifique» (H. Rikert³¹). On peut d'ailleurs se demander comment des auteurs tels que Marx et Engels mais aussi Tocqueville et von Hayek auraient pu fonder leur cadre de pensée sans leur engagement personnel. Le sociologue après tout est un homme comme les autres: immergé dans le monde social qu'il a vocation à étudier scientifiquement, il ne peut, comme l'exprime bien Norbert Elias s'en défaire: «l'approche scientifique n'exige pas la suppression complète de formes d'accès plus engagées et plus affectives»³². Tout est question de degré: contrairement aux manipulateurs de données qui, eux, n'imposent aucun frein à leur implication la plus subjective, les vrais chercheurs, tout en assumant leur place dans la société, se doivent de mettre à distance leurs options idéologiques.

Mike Davis aurait-il ainsi oublié d'imposer les plus élémentaires règles prudentielles sans lesquelles il n'y a pas de légitimité scientifique? Ce serait lui faire un mauvais procès. D'abord parce qu'on lui reprocherait ainsi un engagement que Roland Pfefferkorn qualifie aussi d'«inévitable»: tout choix de construction intellectuelle «n'est jamais entièrement réductible à des arguments théoriques (...); en lui s'expriment aussi des choix éthiques et politiques qui relèvent de la subjectivité de l'individu»³³. Davis l'exprime clairement: «pour aborder mes livres, vous devez bien comprendre que je suis socialiste»³⁴. Dans cette perspective, son travail regagne alors pleine légitimité d'autant plus qu'il ne s'agit en rien d'avancer n'importe quoi et n'importe comment. Comme chez Marx (dont les propos sont souvent «corrosifs – pensons à certaines pages de l'*Idéologie allemande* ou de la *Misère de la philosophie*), l'implication militante fournit du matériau au chercheur, un cadre d'analyse qui cependant ne s'autorise pas tous les caprices et dont les limites sont toujours justiciables de critique.

Il suffit pour s'en convaincre de parcourir l'impressionnante et inattaquable annotation de *City of Quartz*³⁵. La dénonciation peut être radicale, la pensée n'en perd pas forcément en pertinence. Souvenons-nous aussi que le «philosophe à coup de marteau» que fut Nietzsche³⁶: un penseur féroce, plus à l'aise dans le mode fragmentaire que celui du système, dans la métaphore que dans la pure démonstration, a pu cependant ouvrir de nouvelles voies de recherche. Et pourtant Max Weber a notamment puisé dans cette œuvre d'apparence si peu sociologique des éléments précieux pour concevoir l'approche perspectiviste de l'«idéaltyp»³⁷.

Il faut également rappeler la polémique qui accompagna au moment de sa sortie *City of Quartz* et laissa bien peu de place au débat scientifique. La presse californienne mit sous la sellette le passé marxiste de son auteur, lui reprocha de se complaire dans une vision apocalyptique digne de *Blade Runner*, et de servir d'arguments à tous ceux qui sur la côte Est se plaisent à dénigrer L.A. Même si de tels arguments ne pèsent rien dans le débat scientifique, il est intéressant de constater qu'une fois encore une œuvre sociologique qui intéresse de près le grand public peine à être accueillie dans le climat de discussion serein qu'elle mérite. De même, si nombre de critiques pointèrent des erreurs (Davis ne refusa pas de l'admettre d'autant plus que l'ouvrage, dans son édition originale, approchait les 500 pages), elles apparaissent au final bien minces: la cité des anges, en 1990, comptait ainsi, par exemple, non pas 2000 gangs mais 1850... Le chercheur d'Irvine eut heureusement d'autres détracteurs plus solides; ainsi D.J. Waldie, un autre spécialiste de Los Angeles, même s'il rejeta le constat désespéré de Davis, concéda que l'analyse était implacable pour comprendre que «le paysage social de L.A. est délibérément conçu pour séparer les communautés de classe et de race plus que dans aucune autre grande cité des États-Unis»³⁸.

Conclusion

Avec Mike Davis, on renoue avec le vieil idéal de «science totale» cher à Marcel Mauss³⁹, d'une sociologie qui puiserait dans d'autres disciplines les moyens d'explorer la réalité urbaine en croisant les points de vue disciplinaires sur un même objet de recherche. Le sociologue américain se sert notamment de sa parfaite connaissance de l'histoire économique, sociale et politique de Los Angeles pour en révéler les structures cachées. Historien du fait urbain plutôt que sociologue de terrain, Davis reformule et réactualise le paradigme de l'école de Chicago en y intégrant un élément plus essentiel aujourd'hui que jamais⁴⁰: la peur, le sentiment d'insécurité et les ressources du contrôle social moderne. Le succès, et pas seulement aux U.S.A.⁴¹ des *Gated Communities* qui concentrent, derrière leurs barrières, systèmes de vidéosurveillance et postes de vigiles, une population privilégiée et soucieuse paradoxalement de ne pas apparaître comme telle ne témoigne pas d'autre chose. Les analyses de Mike Davis présentent donc un intérêt sociologique majeur: éclairer les nouveaux phénomènes de division sociale qui affectent la grande ville du XXI^e siècle alors même que les médias, en focalisant l'attention sur les violences urbaines, ont trop souvent tendance à brouiller notre représentation du problème.

Notes

1. Cet article est tiré d'une communication prononcée dans le cadre de la journée d'études de l'École doctorale des Humanités (Université de Strasbourg) consacrée au thème «Villes et cultures» en juin 2008.
2. Davis M. (2001), *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur*, Paris, La Découverte. Très riche sur le plan de l'histoire sociale de «L.A.», cet ouvrage présente également de réelles qualités littéraires, notamment dans son premier chapitre, «ombres et lumières». Toutes les citations de Davis, sauf indication contraires sont tirées de cet ouvrage.
3. Grafmeyer Y., Joseph I. (2004), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion.

4. Park R. E., Burgess E. W., McKenzie R. D. (1925), *The City. Suggestions for Investigations of Human Behavior in the Urban Environment*, Chicago, The University of Chicago Press.
5. Le terme de *loop* (nœud), à Chicago, renvoie au cœur de ville où les lignes de métro se croisent.
6. Le terme de *commuters* désigne les banlieusards contraints de faire la navette tous les jours pour se rendre sur le lieu de travail.
7. Davis M. (2006), *Au-delà de Blade Runner. Los Angeles et l'imagination du désastre*, Paris, Allia.
8. Moulène F., « Los Angeles ou l'urbanité contre la société », *La Pensée*, n° 359 juillet-septembre 2009.
9. Davis M. (1998), *Contrôle urbain. L'écologie de la peur*, Paris, Ab Irato, [épuisé].
10. Des chercheurs très critiques à l'égard des travaux de Mike Davis ne manquent pas de lui reprocher ses tendances à l'exagération. L'usage du terme « goulag » est d'autant plus problématique dans *Au-delà de Blade Runner* que l'auteur ne le justifie pas très clairement. Nous y reviendrons plus abondamment dans la partie II.
11. Becker H.S. (1985), *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.
12. Galbraith J. K. (1994), *L'ère de l'opulence*, Paris, Calmann-Levy. Cet économiste conceptualisa la « filière inversée » à propos des procédés qui permettent aux publicitaires et industriels de susciter en nous un besoin de consommation qu'au départ nous ne ressentons pas. Si nous éprouvons évidemment des besoins parfaitement « incompressibles » comme la soif – ce qui nous pousse à consommer de l'eau fraîche –, d'autres le sont beaucoup moins – dépenser de l'argent au casino ou abuser de sodas. Cette création artificielle d'un besoin (ou artificialisation des besoins) représente une inversion par rapport au schéma « naturel » conduisant du besoin au bien : à force de nous présenter des biens, on en vient à les désirer et les consommer.
13. À la suite de l'annonce de l'acquiescement des policiers qui avaient passé à tabac le Noir Rodney King, des centaines de manifestants sont descendus dans les rues, beaucoup en profitant pour piller les magasins. Le bilan a fait état de 55 morts, 2300 blessés et 785 millions de dollars courants de dégâts.
14. Même s'il s'agit d'éviter toute généralisation simpliste et qu'un examen judiciaire minutieux est à mener dans cette affaire, on peut rappeler que le 17 novembre 2008, un contrôle de gendarmerie a été mené dans un collège du Gers et selon les témoins avec une sévérité a priori étonnante. Cela a suscité une vive réprobation de la part des associations de parents d'élèves et de la communauté enseignante (*Libération*, 3/12/2008).
15. *Los Angeles Times*, 10 avril 1988 (cité par M. Davis).
16. Bourdieu P. (1998), *Contre-feux*, Paris, Liber-Raisons d'agir.
17. Los Angeles était classé en 2008 au 94^e rang pour son taux de criminalité selon le Morgan Quitno Press' Annual Safest City Award.
18. Voir le film-documentaire de Michael Moore, *Roger and me* (1989) sur sa ville natale, Flint. Celle-ci n'est pas seulement industriellement dévastée : elle serait la septième unité urbaine la plus dangereuse des U.S.A. au classement précédemment cité.
19. Schumpeter J. A. (1951), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot
20. Sauvy A., (1980), *La machine et le chômage : les progrès techniques et l'emploi*, Paris, Dunod / Bordas.
21. Marcuse H. (1964), *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit.
22. L'un des inspirateurs des « reaganomics » fut Charles Murray, théoricien ultralibéral pour qui la tranquillité de la majorité des Américains doit parfois passer par l'existence de « dépotoirs sociaux » (M. Davis, 1998).
23. Cette notion met l'accent sur l'importance d'apporter une contribution à l'activité productive pour percevoir une aide sociale et surtout sur l'idée que la politique de l'emploi doit davantage inciter les chômeurs à accepter les emplois offerts, améliorer l'employabilité des demandeurs d'emploi, plutôt que le montant des allocations. Cette moindre générosité sociale correspond tout à fait à un tournant « autoritaire » de l'État (sanction des demandeurs d'emploi refusant les propositions de postes) observable partout dans le monde.
24. Il aura cependant abordé les villes des pays en voie de développement, notamment celles gangrénées par le terrorisme et plus récemment le grand chantier futuriste de Dubaï. On se reportera à deux autres ouvrages : Davis M. (2007), *Petite histoire de la voiture piégée*, Paris, Zones, 2007 et Davis M. (2007), *Dubaï, stade avancé du capitalisme*, Paris, Les Prairies ordinaires.
25. Lire l'article de Véronique de Turenne, « Is Mike Davis' Los Angeles all in his head? » en ligne sur le site http://www.salon.com/it/feature/1998/12/cov_07feature.html
26. Au sens américain du terme – synonyme de progressistes.
27. Lahire B. (2005), *L'esprit sociologique*, Paris, Edition La découverte, Textes à l'appui/ laboratoire des sciences sociales.
28. Chomsky N. (2001), *Deux heures de lucidité*, Paris, Les Arènes, Paris.
29. Kalinowski I. (2005), *Leçons wébériennes sur la science et la propagande*, Marseille, Agone « Banc d'Essai », précédé de Weber M., *La science, profession et vocation*.
30. C. Julien fut directeur du *Monde diplomatique* de 1973 à 1990.
31. Kalinowski I., *op.cit.*
32. Elias N. (1983), *Engagement et distanciation. Contribution à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard.
33. Pfefferkorn R. (2007), *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*, Paris, La Dispute.
34. Consulter l'article en ligne sur : <http://www.nytimes.com/1999/01/27/us/best-selling-author-s-gloomy-future-for-los-angeles-meets-resistance.html?sec=&=&pagewanted=all>
35. Une quarantaine de pages et près de 700 notes, dans l'édition française de 2000.
36. Nietzsche F. (1885 [1888]), *Le crépuscule des idoles ou comment philosopher à coup de marteau*, Paris, GF-Flammarion. Le sous-titre renvoie à l'entreprise de relecture systématiquement critique que l'auteur fait des valeurs, des idées et théories si profondément admises qu'on n'admet pas de les soumettre à la moindre analyse.
37. Weber tient bien de Nietzsche l'idée selon laquelle la réalité étant inépuisable au regard de nos capacités d'appréhension, on ne peut l'aborder qu'à partir d'un certain point de vue qu'on aura préalablement bien choisi.
38. Lire l'article en anglais sur le site : <http://www.thenation.com/doc/19990222/wiener/>
39. Mauss M. (1968), *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France. Dans la deuxième partie, rappelons que la remarquable théorie du don fait appel aux acquis de l'anthropologie bien sûr mais aussi au droit, à la « sociologie économique » et à « économie politique ».
40. On ne peut manquer cependant de faire référence au livre de Louis Chevalier paru en 1958, *Classes laborieuses et classes dangereuses* (Paris, Plon). L'historien analyse justement la manière dont le prolétariat parisien du XIX^e siècle était alors profondément assimilé à un foyer de criminalité.
41. Davis M.-Monk D.B. (sous la direction de) (2008), *Paradis infernaux. Les villes hallucinées du néo-capitalisme*, Paris, Les Prairies ordinaires.